

Le dérapage de la tristesse



AU DIABLE VAUVERT

Charles Poitevin

Le dérapage de la tristesse

Roman



Du même auteur

OTARY CLUB, roman, Éditions Rue Fromentin, 2011

L'auteur a bénéficié d'une bourse du CNL pour cet ouvrage.

ISBN: 979-10-307-0578-2

© Éditions Au diable vauvert, 2026

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

dégringolade

Je monte sur mon scooter VROUM pas peu fiérot d'aller à la poste pour envoyer une lettre recommandée. Depuis un petit mois, j'arrive à sortir de chez moi, j'arrive à mettre un pied devant l'autre, et j'arrive à répéter cette opération plusieurs fois de suite, je fais apparemment de grands progrès. Je m'astreins à écrire 4 heures chaque matin de débauche, je tiens bon *Les Rues de Cathim*, un roman d'initiation se déroulant dans les bas-fonds d'une ville pleine de voyous, je me documente, regarde beaucoup de vidéos sur le dressage des rottweillers et tente de lire des livres sur l'architecture gothique, pour le reste je m'attribue un gros pourboire, je regarde mes cicatrices. Je rêve d'accoupler John Carpenter, Claude Chabrol et Chrétien de Troyes, je reprends goût à la vie. J'y suis, je gare mon scooter, fais quelques pas, monte quelques marches, passe les portes vitrées à ouverture automatique. Je n'irai pas jusqu'à dire que je suis « heureux » d'être à la poste, mon dos encaisse un monde qui me déplaît depuis longtemps mais je me tiens droit, bien dans mes chaussures de ville. Je m'engage dans une queue pleine d'autres dos, de trépignements et de cheveux. Derrière les guichets,

les employés jouent les hommes troncs. À ma droite, des doigts fébriles cherchent sur des écrans tactiles des solutions à des problématiques d'envoi de lettres, de colis. Des corps exultent en voyant que la machine qui vient d'avaler leurs pièces, recrache un petit autocollant. Yé! Je finis par croiser le regard de la guichetière cernée mais sympathique,

Bonjour

Bonjour

Je lui explique la raison de ma venue, j'ai besoin d'envoyer une lettre recommandée à mon agence immobilière, je déménage, il faut que ça aille vite. Elle me rassure; la lettre arrivera rapidement, puis m'indique la marche à suivre, bordereau à remplir, affranchissement, dépôt. Elle me tend un bordereau. C'est lourd et gras « bordereau », un peu comme une saucisse. D'où il vient ce mot? Où est-ce qu'il va? Est-ce qu'on peut dire d'un homme qu'il est bordereau comme on pourrait dire de lui qu'il est borderline? Je me décale sur le comptoir pour saisir un stylo à bille lesté, planté là dans son socle noir. D'une rotation du poignet maîtrisée et habile, je fais passer la petite chaînette sur l'extérieur de ma main, et, la mine gluante d'encre en suspens quelques millimètres au-dessus du « bordereau », je me souviens qu'enfant je me faisais toujours un casse-tête chinois de ce genre de stylo, la chaînette était toujours trop courte pour faire quelque chose qui me semblait alors être de la plus haute importance et dont je ne me souviens pas aujourd'hui; l'image d'une moquette verte à gros poils vient et disparaît, encore une madeleine de prout. J'ai vieilli un peu. Je remplis les cases de mon bordereau en tirant la langue. Je sens les pattounes d'un chaton se balader sur ma poitrine.

Une ombre passe sur mon bordereau, les cheveux du type derrière moi viennent de se dresser comme une houpette de perruche en signe de protestation. Il n'apprécie pas qu'on lui demande de remplir son bordereau, avant à la poste on

lui remplissait son bordereau pourquoi plus maintenant, il ronchonne un argumentaire à la limite du compréhensible, puis j'entends un clic, dans sa tête tout est devenu limpide, les petites dents de la serrure du coffre-fort se sont alignées. À la guichetière sûre de son bon droit qui lui oppose un catégorique et définitif, C'est comme ça! Il pose la question, Vous êtes La Poste? ce à quoi la guichetière se surprend à répondre, Oui, posant ainsi les bases d'une discussion solide.

Je quitte à regret mon stylo à bille lesté et sa petite chaîne pour me diriger vers un autre comptoir où j'emprunte un stylo à bille tout simple. Je remplis mon bordereau, le colle à ma lettre, et pars affranchir le tout à l'automate qui, voulant tester ma motivation, m'oblige à appuyer cinquante fois sur chacun de mes choix avant d'enregistrer mes préférences. Je paie par carte et j'exulte comme tout le monde en voyant arriver le petit autocollant libérateur. Yé! Au guichet des envois, le type avec ses cheveux révolutionnaires, et la guichetière en marche vers le futur continuent de radoter, ça fait comme de la musique concrète, un nuage de temps perdu traîne maussade au-dessus d'eux. J'en profite pour vérifier deux fois sur mon bordereau si j'ai bien écrit le nom du destinataire dans le cadre destiné au destinataire, et le nom de l'expéditeur dans le cadre destiné à l'expéditeur. Une fois, tête en l'air, j'ai fait l'inverse et un matin, un peu comme ce matin, je me suis pointé à la poste avec un avis de passage du facteur, on m'a donné un colis que j'avais cru envoyer à mon fils quelques jours plus tôt, une sorte de retour au destinataire... Là faut pas que je me plante parce que l'agence immobilière est une association de sheitans prêts à sucer des pieds de chaises pour dix centimes, capables de nous pomper un mois de loyer pour un jour de retard. Je leur crèverais bien les yeux. Je leur cramerais bien les couilles et les vagins. Je donne ma lettre à la guichetière, les pattounes du chaton se font plus insistantes, une douleur se déplace à l'intérieur

de ma poitrine comme un chat se balade sur ta couette, ma respiration se bloque un instant, je respire profondément et me dirige vers le guichet de la banque, Bonjour...

Bonjour!

Ça fait 6 mois que j'essaye d'obtenir un nouveau chéquier... j'ai fait des demandes au guichet automatique et sur internet, je reçois rien du tout

Vous devriez réessayer sur votre espace dédié!

Ma respiration se bloque de nouveau, mon histoire de pattounes de chaton, de chat sur la couette de ma poitrine, ne tient plus du tout, inutile de continuer à se raconter des histoires plus longtemps, le félidé a laissé place à un hippopotamidae. L'hippopotame est en train de me labourer le plexus, une douleur puissante se répand dans tout mon corps comme une tache d'encre sur un buvard, j'ai mal jusqu'aux pieds

Je l'ai déjà fait plein de fois...

Oui mais en ce moment ça marche très bien!

Sûre? parce que j'en ai vraiment besoin pour payer ma mutuelle...

Vous ne pouvez pas leur faire un virement ou payer par carte?!

Non que des chèques...

Aujourd'hui le site marche très bien, si y a un problème vous revenez me voir!

Aaaaarrrrghhhh...

Je m'éloigne dignement pour me retrouver au milieu de l'espace hyperpostal. Je n'arrive plus à respirer, avant l'air ne voulait plus rentrer maintenant il ne veut plus sortir; je suis tout rouge, je gonfle les joues comme un joueur de trompette, mes yeux poussent pour sortir de leurs orbites. Un gamin passe par là, s'arrête, me regarde, se marre en me pointant du doigt, la machine s'emballe dans l'autre sens, mes joues se creusent, je louche, mon corps se met sous vide, je vais tomber, le même se marre de plus belle, grand pas

chassé sur la droite pour pouvoir me retenir à un présentoir de timbres édition spéciale, tous plus beaux les uns que les autres, Colombes de la Paix, Chars Leclerc etc... Le présentoir chancelle sous mon poids mais ne cède pas, costauds ces présentoirs, je m'appuie dessus pour me pousser vers l'avant espérant que l'impulsion sera suffisante et m'emmènera jusqu'au mur le plus proche en crépi blanc. Pendant le trajet j'ai le temps de m'émerveiller, je vois mon cerveau en train d'enregistrer malgré moi mes moindres faits et gestes, les plus petits détails sensoriels. Toute ma masse vient percuter le mur en crépi blanc ça fait plein de petites piquûres sur mon épaule et mon casque que je porte au coude par la bandoulière me défonce la hanche. Je suis toujours debout. Le gamin crie, il lui manque ses dents de devant, il a une coupe au bol de merde et un vieux sweat éponge vert avec un super-héros défiguré par trop de tours dans la machine à laver, j'ai envie de le lui voler pour m'en faire une boule antistress. Sa mère arrive, le prend par la main, me regarde, me demande si je vais bien, je peux pas répondre, je roule sur mon épaule, lui tourne le dos, une force inconnue m'emmène vers l'extérieur, quelque chose en moi pense sûrement que si je sors d'ici tout va aller beaucoup mieux. Je suis dehors, je dévale la rampe en manquant de me casser les dents, je me retiens à la balustrade, et d'un coup mes poumons qui n'en font plus qu'à leur tête se décident à prendre une gigantesque inspiration, tout mon corps se remplit d'air, même mes doigts de pieds sont contents, se gonflent comme des ballons de baudruche, font sauter des bouchons de champagne, j'expire longuement, et avec le soulagement viennent les larmes. Un torrent de larmes se met tout à coup à couler, à rouler, à dévaler la piste noire de mon manteau, j'ai l'impression que quelqu'un me pousse derrière les genoux, il faut que je m'agenouille quelque part. La dame sort avec son fils, Ça va monsieur ? Je fais un effort surhumain pour me redresser, faire comme si de rien n'était, j'enfile le casque de mon scooter et

me planque derrière mes lunettes de soleil, mais ma voix me trahit VOUI VOUI VOUI TRÈS BIEN PFF PFF je regarde tout droit et m'avance décidé vers mon scooter, la dame avec le gamin abdiq, elle dit à son enfant on ne peut pas aider les gens contre leur gré. Je suis debout et pourtant tout mon être rampe et demande grâce à je ne sais qui pour je ne sais quoi. Je pose mes mains sur la selle de mon scooter, on se connaît tous les deux, il me rassure, ma respiration prend une vitesse de croisière, mes côtes montent et descendent à un rythme soutenu mais continu, je chiale toutes les larmes de mon corps, la douleur est puissante, mais précise comme le feu d'un rasoir, rien ne dépasse, le flux est direct, et je me retrouve soulagé par chaque instant qui passe même s'il laisse place à un instant en tout point identique.

Je reste là un moment, mais les pleurs ne veulent pas s'arrêter et commencent à être entrecoupés de BOUHOUHOU-HOUBOUBOU très gênants en public. Je donne un coup de kick et monte sur mon super 50cc, abandonnant les lieux dans un nuage de fumée noire qui couvre ma fuite. Je vais aller au café, ça va aller, je vais aller écrire au café et ça va aller. Je me suis toujours soigné de tout en écrivant, je ne vois pas pourquoi ça changerait aujourd'hui. Sauf que je me rends bien compte que je ne peux pas me rendre au café, parce que les larmes continuent de rouler de plus belle et que les BOUHOUHOU-HOUBOUBOU ne s'arrêtent pas et que je ne peux pas rentrer dans un café pour m'asseoir et commander un allongé comme si de rien n'était, BOUHOUHOU-HOUBOUBOU un café s'il vous plaît, ça ferait tache, on me prendrait pour un fou.

Il roule doucement sur l'artère principale de sa banlieue, derrière, un connard klaxonne parce qu'il roule doucement. Il se rabat, il n'a pas la force de discuter. Pas la force

de faire comprendre à ce débile qu'ils seront, au final, quoi qu'il arrive, bloqués au même feu rouge. Il n'a pas la force. Il met son clignotant à droite et se rapproche du trottoir, la voiture passe en vrombissant et se retrouve bloquée au feu rouge 50 mètres plus loin. Il se retrouve rapidement à sa hauteur. À travers les vitres teintées du véhicule, il devine les mimiques du conducteur. Qu'est-ce que t'as? Qu'est-ce qui t'arrive, t'as un problème? Il se voit descendre de son scooter, ouvrir la portière et lui mettre une manchette dans la glotte, terminé. Il détourne son regard, il se sent complètement incapable de jouer à ce petit jeu aujourd'hui. Il démarre alors que le feu est encore rouge et prend le passage clouté pour monter sur le trottoir. Là, après avoir posé son scooter sur la béquille, il met les mains sur son visage, il est de nouveau pris de gros sanglots qui lui tordent l'estomac, lui vrillent le plexus. Le feu passe au vert et le mec dans la voiture le traite de taré en démarrant. L'insulte le fait rire, le réveille, lui redonne du contrôle sur lui-même. Il ne pourra pas aller au café, il n'est pas en état de conduire, il démarre le scoot, et monte sur le trottoir d'une rue en sens interdit, il sait qu'il n'y a presque jamais personne dans cette rue de cette banlieue grise de merde. Il fait attention, il roule la morve au nez et les yeux qui coulent sur le trottoir, il roule juste assez vite pour ne pas tomber, il est affalé sur le guidon, le scooter part à droite et à gauche. La situation n'est pas assez grotesque, il manque plusieurs fois de s'affaler de tout son long en cherchant à éviter les poubelles. Il doit s'arrêter souvent. Ce scoot c'est la seule chose qui les sauve, lui et sa femme, de leur banlieue sale et sans vie. Des fois ils se permettent d'aller au cinéma et ils prennent le scooter 50cc et ils se sentent un peu libres. Ils se sentent faire partie du monde, ils ont le droit d'avoir ce plaisir. Ils se fauflent tous les deux au milieu des véhicules, elle serrée contre lui, lui disant qu'il est fort et qu'elle l'aime, lui disant qu'elle ne connaît pas d'homme aussi intelligent, aussi courageux,

qu'elle a confiance en lui que tout va rentrer dans l'ordre, il va bientôt commencer à regagner dignement sa vie, il pourra finir de se payer son permis, se refaire ses dents, et voir davantage son fils, tout ça va revenir, et elle se serre contre lui, il est formidable.

Il pose son scooter en bas de l'immeuble et monte les marches qui le séparent de son nid douillet tout moisi. Dans la cage d'escalier personne... ouf. Il y a quelques mois, son voisin du dessus a laissé pisser sa machine à laver deux fois de suite à deux semaines d'intervalle, la deuxième fois il a été réveillé par des gouttes qui tombaient depuis la partie haute du chambranle de la porte de la cuisine. Il a dû se lever, s'habiller, réveiller son voisin. HÉ MEC, TU ES ENCORE EN TRAIN DE NOUS PISSER DESSUS BORDEL! Ils ont fait un constat, le plafond de la cuisine a tourné en deux jours au jaune pisse, des cloques se sont formées, un dépôt blanc a commencé à apparaître, du salpêtre, les plafonds rongés par le salpêtre. Deux jours plus tard c'était autre chose, les murs nord de la chambre commençaient à se couvrir de moisi, les livres de champignons, la salle de bains est devenue noire.

Avec sa femme, ils avaient trouvé ce petit appartement, ce faux trois-pièces pour pouvoir accueillir son fils qu'il avait eu trop jeune avec une autre femme. Il avait passé un mois à repeindre, à aménager, optimisant la place, créant avec elle un nid douillet, et au bout d'un mois le voisin du dessus leur avait pissé dessus.

Ils avaient appelé l'assurance et l'assurance avait fait envoyer un expert, et l'expert avait donné des sous pour les travaux, mais n'avait pas voulu s'occuper de faire venir une entreprise, il fallait attendre que les murs sèchent et peut-être que les murs ne sécheraient jamais, le moisi était arrivé sans lien aucun avec l'inondation, c'était simplement parce que

l'immeuble était insalubre, pourri. Il avait appelé l'agence immobilière, et à l'agence on se renvoyait la balle, il fallait attendre que telle personne soit là. Au bout de je ne sais combien de temps et de coups de fil, l'agence avait fini par envoyer un entrepreneur, pour voir, et l'entrepreneur avait dit que le mois-ci c'était leur faute, qu'ils avaient trop de livres.

Lui, l'homme à la peau beige et aux cernes violets était allé voir le voisin du dessous, et celui encore du dessous et il avait vu qu'il y avait du mois-ci à tous les étages et il avait voulu commencer à se battre contre cette injustice, mais ce mois-ci, il n'avait pas de travail, et il était en fin de droits assurance chômage et il avait peur d'avoir du retard pour payer son loyer. S'il bougeait, peut-être que l'agence pourrait lui faire du mal, rien ne tournait rond et il avait commencé à s'allonger et à regarder le plafond, il avait regardé le salpêtre se propager, il regardait le salpêtre avancer. Et tous les jours il regardait l'argent sur son compte disparaître, paralysé, incapable de réagir. Et il avait pris l'argent de l'assurance se disant qu'il allait faire les travaux lui-même, et il avait payé le loyer du mois suivant avec l'argent de l'assurance sans plus parler du mois-ci, en acceptant le mois-ci, en vivant dans le mois-ci. Et sa femme, Paz, qui a la peau très pâle, des magnifiques yeux bleus perçants et des cheveux qui viennent d'Amérique latine travaillait tout le temps, et elle était éreintée, elle avait juste la force de ne plus pouvoir les supporter lui, le salpêtre et le mois-ci.

Il avait fini par récupérer du boulot, un petit boulot, un pas-grand-chose à peine suffisant pour vivre, mais suffisant pour payer un loyer, pour avoir un carré de plafond sur sa tête et un ami venait de lui proposer un autre appartement au même loyer mais sans salpêtre. Et pendant ces dernières semaines, il avait tout tenté contre le salpêtre, il avait inventé des stratégies, il avait lavé, gratté, peint et poncé mais rien ne marchait encore tout à fait, le salpêtre réapparaissait au

bout de quelques jours. Ce salpêtre usait ses nerfs déjà fatigués et puis Paz extrêmement belle malgré la fatigue, lui avait conseillé d'aller voir dans un grand magasin de bricolage s'il ne pouvait pas trouver une peinture spéciale, et il avait trouvé une peinture spéciale qui, à force de couches, recouvrait le moisi et le salpêtre. Ils purent envisager de rendre l'appartement sans se faire sucrer leur caution.

J'ouvre la porte d'entrée, la pousse et la referme, me dirige dans notre chambre et m'affale par terre sous la mezzanine et là, attention les yeux, je me transforme en Objet Rampant Non Identifié, en O.R.N.I, je me liquéfie totalement. Par terre, je hurle ma douleur, je la fais sortir dans un jet continu, comme un rayon laser qui détruit tout sur son passage, je me convulse tellement que j'ai peur par moments de me retourner comme une chaussette, de recracher d'un coup tous mes organes, je mets ma main devant ma bouche, mais elle ne suffit pas à étouffer mes cris, une petite flaque se forme sous mon visage, je ne suis pas un organisme très abouti. Paz arrive raide comme un piquet QU'EST-CE QU'IL Y A QU'EST-CE QUI SE PASSE ENCORE? Je voudrais bien lui répondre mais je n'en ai pas la moindre idée. MAIS QU'EST-CE QUI SE PASSE? QU'EST-CE QUE TU FAIS? QU'EST-CE QUE T'AS? Elle tape du pied MAIS C'EST PAS POSSIBLE, MAIS DIS-MOI CE QU'IL Y A? QU'EST-CE QUI PASSE? QU'EST-CE QU'IL Y A? Mais un O.R.N.I ça ne peut pas parler, il n'en est pas là du tout sur l'échelle de l'évolution, il n'a pas de mâchoire qui lui permette d'articuler et de reproduire des sons, et quand bien même, ça ne ferait pas partie de ses prérogatives, à l'O.R.N.I. L'O.R.N.I, je le découvre, il est là pour satisfaire des stimulations intérieures en leur donnant une réponse lacrymale, le reste il le perçoit, point barre. Paz est nulle, elle y comprend rien à la biologie. MAIS QU'EST-CE

QU'IL Y A TON PÈRE EST MORT? TON FILS EST MORT? C'EST TON FILS QUI EST MORT? DIS-MOI! MAIS DIS-MOI! QU'EST-CE QUI SE PASSE! QUI EST MORT? Moi en tant qu'O.R.N.I, j'essaie d'évoluer très très vite pour pouvoir lui répondre dans quelques millénaires et là le miracle! À la question « qu'est-ce qui se passe? », à cette question devenue fameuse dans le cadre de la rencontre entre humain et O.R.N.I, j'arrive à répondre: rien, il ne se passe rien.

Elle arrive alors à se raidir un peu plus. Elle se transforme en bâton. J'EN AI MARRE, JE NE VEUX PLUS VIVRE AVEC TOI, ON VA SE SÉPARER. La nouvelle me saisit comme une tranche de bacon sur une poêle, elle sort en claquant la porte.

Moi je regarde une tache d'humidité sur le battant de la fenêtre, j'ai oublié de la nettoyer celle-là, je vais mettre un peu de vinaigre avec une éponge et puis après j'appliquerai de la pierre blanche à la grattounette avant de repeindre puis je me relève, les yeux noirs, les poings serrés, toute ma douleur se transforme en énergie électrique ultra-violente. Dans cet état-là je peux casser tout un tas de trucs. Je me lève, je pousse la porte de la chambre de mon fils qui sert de bureau à Paz quand mon fils n'est pas là. TU ME LAISSES COMME ÇA COMME UNE MERDE ALORS QUE JE SUIS DANS UN ÉTAT LAMENTABLE? Qu'est-ce que je vais pouvoir casser dans cette maison pour pas lui exploser sa tête de petite ordure contre son ordinateur à la con sur lequel elle fait son boulot de merde qui limite son idée de la cuisine aux gnocchis à la sauce tomate JE T'AI DÉJÀ LAISSÉE COMME ÇA MOI? ÇA M'ÉTONNE PAS QUE TON FRÈRE VEUILLE PAS TE VOIR VU COMMENT TU TRAITES LES GENS! Là je sais que je lui ai fait du mal et je suis bien content, mais c'est loin d'être suffisant, mon fulguro-poing m'invite à défoncer la porte en deux mais je n'ai pas les moyens d'en racheter une nouvelle,

quand on est pauvre il faut choisir sur quoi on tape, alors je me décide pour un mur de briques et je le laboure de coups de poing jusqu'à ce que mes phalanges saignent, ensuite je reprends mon casque et mon sac à dos, elle peut crever cette pute. Je me barre, je vais aller écrire au café, écrire ça soigne de tout ou peut-être pas finalement.

Je remonte sur mon scooter, j'ai une vague envie de foncer dans le premier mur venu mais j'ai un fils et puis si je me loupe, Paz m'en voudra trop parce que cette merde de scooter, elle m'a avancé le pognon pour et j'ai pas fini de le rembourser et puis c'est notre seul luxe, c'est le seul truc qui nous donne un peu moins l'impression d'avoir été relégués par la vie dans un appartement moisi dans une banlieue triste. Heureusement qu'on déménage. Je tourne la manette des gaz, le mélange sans plomb 98, huile moteur 2T arrive plus vite dans le cylindre, les allers et retours du piston s'accélèrent, les tours du vilebrequin sont démultipliés, je plane à 60 km/h au-dessus de l'asphalte, me faufile à toute berzingue entre les véhicules, et puis je me calme, parce que je comprends bien que je n'ai rien à y gagner. La seule chance qu'il me reste c'est de respecter le code de la route et qu'un type coupe une priorité à droite en roulant comme un malade, et hop bon débarras tout serait de sa faute, pépère le chat, une autolyse propre, sans la culpabilité d'abandonner son fils, sa femme. Gevorg, c'est mon prénom, Gevorg Les-mains-propres qu'on m'appellerait au Paradis.

Sa colère, sa colère l'aide à avancer à ne pas être qu'un papillon épinglé devant l'ineffable. Il prend le grand boulevard, il fait gaffe, il faut tenir, penser à regarder dans les rétros, sur le boulevard ça bombarde. Il fait bien gaffe quand un camion de livraison décide de faire demi-tour en plein milieu de la chaussée sans mettre son clignotant. Il pile, il l'a échappé belle, Putain! Le camion pile aussi. Gevorg se met à hauteur

de son conducteur, faut faire gaffe mon pote qu'il lui lance comme ça, mais le type lui dit que c'est bon quoi dégage. Le type est balèze, Va te faire enculer avec ton camion connard! Le visage du livreur se ferme et ses yeux deviennent énormes, il ouvre sa portière. Le livreur commence à descendre du véhicule, lui, il voudrait mettre un coup de pied dedans pour lui casser le tibia mais la portière est trop loin. Qu'est-ce que t'as dit?! J'ai dit va te faire enculer avec ton camion, connard! Et le livreur a déjà posé les deux pieds à terre, et le livreur fait deux mètres de haut et facilement 100 kg, alors il met les gaz et le livreur gueule en lui courant après. Il se penche sur son scooter pour ne pas faire obstacle au vent, le livreur tend les bras pour l'attraper, il sent ses mains se refermer derrière sa nuque comme des mâchoires de requin, mais le scooter prend son élan. Il entend gueuler le livreur qui court toujours derrière lui, il n'est qu'à quelques mètres, les bras crispés comme un sprinter, le livreur tente encore de le rattraper. Il se colle au guidon du scooter, le moteur du 50cc tourne à plein régime, la distance se creuse, le livreur ne l'attrapera plus, le livreur le sait et s'arrête, essoufflé, au milieu du boulevard, et les klaxons de toutes les voitures gueulent parce que lui et son camion de merde bloquent toute la circulation. Le livreur s'agenouille, les bras en l'air, *ENCULÉ!* La peur a presque fait taire sa colère, il pourrait presque se sentir libre mais bientôt l'air redevient opaque, lourd incommensurablement lourd, sur ses épaules.

Assis sur un banc, je regarde la porte du café mais je sais rapidement que je ne pourrai pas rentrer dedans c'est pas la peine, la douleur dans mon corps est déjà en train de changer d'état, je voudrais bien me lever mais mes jambes ne sont pas pressées de répondre, je suis en train de me transformer petit à petit en statue de pierre. Je reste là, fixe, à regarder la petite place vide. Normalement il y a toujours deux trois

gamins pour courir en couche la merde au cul et faire peur aux oiseaux qui tentent tant bien que mal de se rapprocher de la fontaine dont la coupole ne FRUTI-FROUTCH-FROUTCHE plus qu'un pauvre pipi de jet d'eau.

J'appelle le psychiatre, Allô Monsieur Ange, bonjour Monsieur Ange, c'est Gevorg Machin comme un machin, je vous appelle parce que vous m'aviez dit de vous appeler si j'étais au bout du rouleau, vous voyez ce que je veux dire, si je pensais passer à l'acte, pour que j'aille à l'hôpital. Quoi, pardon? ... si j'ai des idées suicidaires? Non j'ai pas d'idées du tout. Je me suis effondré une fois en sortant de la poste et une deuxième fois chez moi, et j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps et ma femme ne l'a pas supporté, c'est normal, et moi je sais pas pourquoi je pleure comme ça, et si je retourne chez moi ça va mal se passer, et j'ai aucune idée de ce qui peut m'arriver d'un moment à l'autre, je peux imposer ça à personne, je crois que j'en peux plus du tout là.

Je me remets à pleurer, j'ai peur qu'il me prenne pas au sérieux. Ça marche je l'ai ferré. Il me dit d'aller aux urgences psychiatriques de l'hôpital. Oui d'accord! Je dis que je viens de votre part okay? Merci Monsieur Ange, au revoir, bonne journée!

Tout son être se retrouve gonflé d'une honte toute neuve, et ça lui fait presque du bien, il passe à quelque chose de nouveau, chaque pas est comme la traversée d'un nouvel espace inconnu, les immeubles autour de lui s'effacent pour laisser place à des monuments de pierres déshumanisés ne servant qu'à délimiter les bords du chemin vers l'hôpital le plus proche. Peu à peu le monde se disloque, s'effondre, pour le laisser dans une bulle d'absurdité. Il est tout à sa honte, il tente d'en dessiner les contours, des images trop brèves se succèdent dans son esprit et en ressortent aussitôt. Elles rebondissent trop vite pour qu'il

puisse les répertorier, les combiner, réfléchir avec, mais cette honte l'intéresse, serait-il possible qu'elle n'ait pas de contour? Qu'il ne puisse l'inscrire nulle part? Qu'elle dépasse les limites de son corps? Son désespoir était toujours venu se nourrir de sa honte qui elle-même se nourrissait d'images, de comparaisons, un tel a fait ceci et cela, un tel a pu résister à ceci et cela, si je n'ai pas pu faire comme un tel c'est que je suis une merde, oui mais un tel a de l'argent, un tel a du soutien, alors si je n'ai pas d'argent pas de soutien c'est que je suis un clodo! Tout était toujours justifié, corrélé, logique, mathématique, pas de problèmes. Il nourrissait son ancienne honte d'équation sans inconnue, mais là il met le pied dans une autre dimension: il va à l'hôpital psychiatrique, il n'a plus à se comparer avec un tel ou un tel, parce qu'aller à l'hôpital psychiatrique, c'est inconvenant par rapport à tout le monde, les équations c'est fini. Cette honte-là le libère de son désespoir, cette honte-là est grandiose.

Le scooter avance tout seul, je n'ai pas la moindre idée d'où je suis et tout me semble absurde, je reconnais la ville par bouts. Il se met à pleuvoir pour tout arranger. Les lumières de la ville deviennent toutes filandreuses, poissardes, des cadavres d'insectes sur le pare-brise des voitures sur l'autoroute du soleil. Peu à peu les bâtiments reprennent leurs traits, leurs fonctions, se redéfinissent, me deviennent hostiles, j'arrive devant l'hôpital et son grand porche gothique en ogives. Sous le porche: des barrières et un homme massif à la peau marron en tenue d'agent de sécurité. Je regarde mon téléphone, pas de nouvelles de Paz, elle l'aura voulu, ils l'auront voulu, ils vont voir ce qu'ils vont voir. Je m'y prends à quatre fois pour garer mon scooter. Je suis bien trop concentré à me dire que dans la rue tout le monde me regarde, m'épie, me montre du doigt en se chuchotant, hé celui-là il va à l'hôpital psychiatrique, pour

me rendre compte que j'essaie de le ranger dans un parking à vélo, je m'énerve, je soulève le scooter nom de Dieu, je tape du pied, j'attire les regards, mais j'y arrive, je touche au but tic-tac, j'ai mis la chaîne, l'idée lumineuse vient exploser dans ma cervelle comme un feu d'artifice : en face de moi un café, et ce café s'appelle LES INFIRMIERS. Les infirmiers ça a une sale gueule, ça bade sévère, ça court partout, c'est mal payé... je vais passer pour un infirmier sans problème. Je décide d'aller m'asseoir à la terrasse du café le temps de retrouver des forces, le temps que tous ces gens qui m'ont regardé comprennent bien que j'ai absolument rien à voir avec ce qu'ils peuvent penser que je peux être, je suis un infirmier comme les autres infirmiers... je prends un temps fou pour choisir une place, pourtant sur cette terrasse, il n'y a personne, je me décide pour une place pas trop loin de la porte, genre je n'ai pas peur des gens, et puis en plus comme ça, le garçon me verra rapidement, j'aurai pas à rentrer dans le café. Rien qu'à l'idée la tête me tourne, je m'imagine piégé par le rideau épais qui empêche le froid de passer, me déhanchant maladroitement, dissous et digéré dans les suc d'une plante carnivore, embrassé dans une éternité de souffrances par les lèvres d'une dionée attrape-mouche géante, ça va pas le faire. Le bon choix c'est le petit guéridon à gauche de la porte, le problème c'est que quand j'essaye de saisir la chaise pour la tirer en arrière et me laisser la place de m'asseoir, ma main ne comprend pas la chaise, ma main ne comprend pas son poids, sa forme ; ma tentative est un échec total, la chaise ne bouge pas d'un pouce, la chaise est bien dans ma main, mes doigts enserrant bien le dossier, mais ma main ne reconnaît pas la chaise, ma main ne sait pas quoi faire de cette chaise, mon cerveau, lui, semble être très clair pourtant sur les infos qu'il envoie, mais rien n'y fait. Je suis finalement contraint de rentrer le ventre et d'opérer une translation, sur la pointe des pieds genoux flex pour m'introduire entre l'assise de la chaise et

le guéridon. J'ai fait tout ça rapidement, j'ai su répondre à la demande, être flexible, il n'y a pas de petite victoire, et alors que le garçon arrive à toute vitesse pour prendre ma commande je m'allume une cigarette UN CAFÉ S'IL VOUS PLAÎT je dis ça le plus enjoué du monde avec un grand sourire que je trouve je ne sais où, le garçon retourne vers son barman *ET UN CAFÉ!*

Ouf, le garçon part attendre au comptoir que mon café ait fini de couler, me le ramène, je fixe intensément un point dans le vide. Mais en réalité j'envisage déjà la prochaine épreuve. Comment rentrer dans cet hôpital sans me faire repérer, qu'est-ce que je vais dire au vigile? pourquoi je suis là? Il doit les connaître, lui, les infirmiers. Elle me l'avait bien dit ma génitrice que j'étais fou, elle m'avait bien prévenu que si je continuais à vivre, à respirer, j'aurais un jour des problèmes avec mon cerveau. Et Paz qui ne m'appelle pas, qui croit que je suis allé boudier quelque part, bordel. Vite trouver une solution! Je fume 5 clopes en deux minutes, du coup j'ai les jambes qui tremblent. J'ai rien bouffé aujourd'hui. Ce con de garçon de café n'a pas laissé de ticket, je sais pas quoi faire, je peux pas rentrer dans ce truc sans déclencher une catastrophe en chaîne, je vais laisser 5 euros, ça existe pas les cafés à plus de 5 euros, même au Park Hyatt Hôtel ça coûte que 5 euros le café qu'ils aillent tous se faire foutre, et là, à ce moment précis, je comprends qu'en fait je suis là incognito. Je viens me documenter, je viens faire des recherches, exactement comme quand j'étais allé au Park Hyatt Hôtel discuter avec des traders pour le scénario d'un film. Je ne me retourne pas, je m'en vais comme un prince et j'approche du vigile qui comme par hasard, à ce moment précis, est en grande conversation avec un pote à lui, ça fait deux paires d'yeux, faut que je sois solide. À droite il y a un autre passage, il y a un hygiaphone avec derrière un bureau et il y a marqué « Accueil » sur la vitre,

je bifurque le plus discrètement possible, je fais comme si je n'avais pas vu que le vigile m'a repéré au milieu d'un de ses gros rires, mais alors qu'il n'y a plus de doute sur mon visage à propos de la direction que je vais prendre, le vigile m'arrête, Y a personne à cette heure-là, vous cherchez quoi? Le monde s'arrête de tourner, je rentre et je sors des grosses narines de mon vigile, j'en fais le tour, j'ai le tournis, un petit haut-le-cœur comme dans les ascenseurs qui vont très vite. Je suis un prince qui cherche une solution, je ressens une terrible morsure au flanc gauche, puis au flanc droit, c'est la honte qui fait son travail. Et rien ne me vient, je peux pas dire que je suis là inconnito, que je viens me renseigner, je ne serais plus inconnito, j'aurais dû me renseigner avant. Spécialiste de l'infiltration, je ne me démonte pas et je dis simplement que je suis à la recherche des urgences psychiatriques, et le vigile n'y voit que du feu, C'est par là, il m'indique le chemin, il pense peut-être que je vais chercher ma grand-mère sénile ou quelque chose du genre, mais de grand-mère j'en ai plus et ce depuis longtemps, elles étaient encore vivantes que j'en avais déjà plus. Y en a une dont le seul souvenir que j'ai c'est sa trachée toute verte sur son lit de mort parce que quand elle est morte y a un truc qui est resté coincé, et l'autre grand-mère est vivante, soi-disant, je ne sais pas ; si elle est vivante, elle doit vendre sa vieille chatte sur un trottoir, vu que tout ce que je sais d'elle c'est que c'est une vieille pute consentante qui s'en bat les couilles de moi comme tous les autres membres de ma famille.

Moi et mon chat sur ma poitrine en train de dormir, de me laisser un peu de répit, on se perd dans l'hôpital avant de tomber sur un agent administratif, qui nous explique que les urgences psychiatriques sont en fait les urgences tout court. Je reste démotivé par cette nouvelle, combien

de sas je vais devoir me taper avant de pouvoir passer de l'autre côté, avant de pouvoir m'écrouler définitivement. Je ne peux que m'émerveiller de ma capacité à construire des petites défaites au milieu de cette situation apocalyptique, le monde résiste à ma chute, le monde continuera à m'opposer des obstacles, quoi qu'il se passe quoi qu'il arrive. Si je pouvais accélérer ma chute absolument, devenir une bille de plomb lancée à la vitesse de la lumière, alors je ne ferais qu'une bouchée des obstacles. Je passe finalement la porte coulissante des urgences, et arrive dans la salle d'attente. Un clochard avec une attelle et un bobo au pied dans une chaussette qui bouloche pleine de jus de pinard scande en prenant tout le monde à partie...

« LES ANGES QUI PASSENT, LES INTERSECTIONS ENTRE LES OMBRES ET LA LUMIÈRE VOUS CONNAISSEZ? »

Il ne parle à personne en particulier il parle à tout le monde en général et tout le monde regarde par terre si bien que son regard se plante dans le mien...

« IL S'EN PASSE DES CHOSES DANS L'INFINI. » Immédiatement je me mets à réfléchir à une solution de repli, il regarde en l'air et s'adresse à des gens là-haut.

« Hé les enfants méfiez-vous de la drogue OK! J'AI TRAVERSÉ ÉNORMÉMENT MOI, PROFONDÉMENT!!! LA DROGUE ÇA SERT A RIEN!! NON NON!! »

Il reste un instant en suspens puis son regard rencontre celui d'une jeune femme qui a eu l'idée saugrenue de lever le nez comme pour vérifier que là-haut il n'y a bien personne, il s'approche d'elle et lui montre le plafond du doigt.

COMBIEN Y A-T-IL DE PASSAGES VERS L'INFINI, HEIN??? 4, 2, 3???

La jeune femme baisse les yeux.

C'EST PLUS TARD QUE VOUS COMPRENDREZ!
PLUS TARD

JE FAIS DE L'AÏKIDO SPIRITUEL